

Le Monde DES LIVRES

Vivre après tuer

A 11 ans, Mary Bell a tué deux garçonnets. Trois décennies plus tard, l'enquêtrice Gitta Sereny lui a offert, dans « Une si jolie petite fille », la possibilité de se pardonner enfin. Superbe



THIERRY ALBA

livre ne pouvait exister sans elle (...), poserait un vrai problème moral, pas seulement aux médias, mais aussi aux familles des deux petits garçons. »

La journaliste a vu juste. Cette publication provoque une vive polémique. Les familles des victimes, Martin Brown et Brian Howe, s'émeuvent. Bénéficiant de fuites policières, le *Sun* et le *Daily Mail* traquent Mary Bell, l'accusant d'être « plus sournoise que jamais ». Tony Blair, alors premier ministre, exprime son indignation. Or *Une si jolie petite fille* n'est pas, loin s'en faut, une entreprise de justification, mais une captivante odyssée dans la psyché, un modèle rare d'investigation invitant à combattre les préjugés par la lucidité. Il eût été plus

Au tribunal, Mary Bell peine à saisir le langage abscons employé par le juge et les avocats emperruqués. Elevée par une mère prostituée et un beau-père voyou, elle ne paraît pas effondrée. Cinq ans plus tard, à 16 ans, l'adolescente colérique ne se rend toujours pas compte de la gravité de ses actes. « Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? » Mary Bell ne peut s'avouer qu'elle a tué, ni livrer le moindre détail sur les circonstances des assassinats. Les remords ne l'effleurent pas. Ceux-ci surgissent à sa majorité et sont décuplés à la naissance de sa fille. « A travers son rôle de mère, elle trouve un but et un cadre à sa vie. Mais avec cet amour pour son enfant surgit aussi l'horreur de ses actes, et une nouvelle et angoissante prise de conscience intensifie son chaos intérieur. »

Outre un parcours de résilience exemplaire, favorisé par la rencontre de plusieurs thérapeutes, c'est cela qui fascine dans *Une si jolie petite fille* : les digressions dilatoires de Mary Bell adulte, l'intelligence et l'acerbité de ses remarques, ses inflexions et son vocabulaire changeants, selon qu'elle évoque ses années de détention ou son milieu familial, ses ultimes résistances à ouvrir la boîte de Pandore, doublées de ses efforts tourmentés pour accéder à la vérité. Traversé par une réflexion critique sur les services sociaux et la justice des mineurs, ce voyage à rebours dans le temps s'achève par l'exhumation de souvenirs liés à sa petite enfance, où elle fut victime d'abus sexuels et de tentatives de meurtre de la part de sa mère. « Croyons-nous en la rédemption ? », questionne Gitta Sereny à la fin de son essai. Au lecteur désormais de répondre. ■

UNE SI JOLIE PETITE FILLE. LES CRIMES DE MARY BELL (*Cries Unheard. The Story of Mary Bell*), de Gitta Sereny, traduit de l'anglais par Géraldine Barbe, Plein jour, 436 p., 23 €.

C'est cela qui fascine : les efforts tourmentés de Mary Bell pour accéder à la vérité

simple d'imputer les crimes de Mary Bell à une perversité originelle, laquelle aurait produit un monstre, une « mauvaise graine » ou, selon les mots du procureur ayant instruit le procès de la jeune meurtrière, « une vicieuse », « cruelle » et « terrifiante ». Visant une enfant incapable de comprendre le caractère irrémédiable de la mort, pareilles interprétations ne pouvaient satisfaire l'esprit analytique de Gitta Sereny (1921-2012). Admirée par le philosophe George Steiner, cette enquêtrice, aussi habile à pénétrer les mécanismes psychologiques qu'à recouper les informations par de nombreux témoignages, comme c'est encore le cas ici, travailla d'abord auprès d'enfants dans les camps de réfugiés en Allemagne à la fin de la seconde guerre mondiale, puis suivit le procès de plusieurs dignitaires nazis, dont elle tira deux livres considérés aujourd'hui comme des classiques, *Au fond des ténèbres. Un bourreau parle* : Franz Stangl, commandant de Treblinka (Denoël, 1975) et *Albert Speer. Son combat avec la vérité* (Seuil, 1997).

MACHA SÉRY

Newcastle-sur-Tyne, commune ouvrière du nord de l'Angleterre détenant un triste record de chômage, de criminalité et d'alcoolisme, deux garçonnets de 3 et 4 ans sont retrouvés morts au printemps 1968. En décembre, deux fillettes sont jugées en cour d'assises. L'une d'elle est acquittée ; l'autre, Mary Bell, âgée de 11 ans, reconnue coupable. Lorsque le superbe *Cries Unheard*, de Gitta Sereny, traduit aujourd'hui sous le titre *Une si jolie petite fille*, paraît au Royaume-Uni en 1998, trois décennies se sont écoulées depuis les faits mais le mystère subsiste. Pourquoi une fillette en est-elle venue à étrangler deux enfants ? Et pourquoi consacrer un ouvrage à cette affaire, au risque de raviver les blessures ? De la réponse à la première question, formulée au terme d'une douloureuse et exigeante introspection, découle la seconde. Mary Bell n'a consenti à s'entretenir avec la journaliste que pour élucider sa propre personnalité. « Comment cela-t-il pu arriver ? Comment suis-je devenue cette enfant ? » Après tout ce temps, elle-même l'ignorait. Et l'opinion aussi.

A la clarification des motifs du passage à l'acte, s'ajoutait un espoir : éteindre la curiosité dont elle fait l'objet car, sitôt sortie de prison, à l'âge de 23 ans, et malgré de multiples démentagements et identités d'emprunt, Mary Bell n'a cessé d'être harcelée par les tabloïds et des magazines qui lui offraient des ponts d'or pour raconter son histoire. « J'essayai de freiner son optimisme, écrit Gitta Sereny. Je lui expliquai que (...) les journaux trouveraient toujours de nouvelles questions à lui poser. En outre, l'argent que je proposerais moi-même qu'elle reçoive, si elle décidait de continuer, ce qui me semblait normal dans la mesure où le

2/3

► **Dossier Inégalités.** Autour des livres de François Dubet et Michael J. Sandel. Entretien avec Hervé Le Bras



4

► **Littérature française** Serge Joncour, Laurent Mauvignier

5

► **Littérature étrangère** W. S. Sebald, Viktor Pelevine

6

► **Festival du « Monde »** Christiane Taubira, garde des sceaux, et Virginie Despentes, écrivaine, ont dialogué sur la scène de l'Opéra Bastille, le 21 septembre.



7

► **Essais** Hommage à Mohammed Arkoun

8

► **Le Feuilleton** Eric Chevillard prend l'avion d'Adrien Bosc

9

► **Rencontre** Gonçalo M. Tavares, la bosse des maths

10

► **Le meilleur d'août-septembre** et l'agenda des libraires.

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Lydie Salvayre, l'enfant magnifique

Quelque part dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938), son célèbre pamphlet contre les crimes des tueurs franquistes et de leurs complices en soutane, Georges Bernanos évoque le « mouvement de solidarité qui porte les ouvriers français vers les copains d'Espagne ». L'écrivain monarchiste, admirateur de Drumont et compagnon de Maurras, ne cache pas son émotion devant un élan de fraternisation qui se moque des frontières nationales, et dont la puissance est donc allée jusqu'à bouleverser un homme aussi traditionaliste que lui.

C'est cette même circulation de l'espoir qui fait toute la force et la beauté du nouveau roman de Lydie Salvayre, *Pas pleurer* (Seuil, 286 p., 18,50 €). A la voix de Bernanos, ce livre mêle celle de Montse, la mère de la narratrice, qui raconte elle aussi son été 1936, soixante-quinze ans plus tard, en buvant un verre d'anisette avec sa fille. Tandis que l'écrivain catholique, révolté par les agissements de ses anciens amis, dépeint les atrocités de la nuit franquiste, la « mauvaise pauvre », jadis humiliée par les notables de son village catalan, dépeint l'émerveillement d'une révolution libertaire. De l'un à l'autre, Salvayre fait le lien, corps et âme, jusqu'à porter sur ses épaules tout le monde à la fois. D'un même mouvement, elle se laisse ventriloquer par la prose envoûtante de Bernanos, dont les admirateurs reconnaîtront ici plus que les accents, et s'abandonne aussi à la langue de sa propre mère, mélange si singulier de français et d'espagnol. Entre ces deux paroles d'exilés qu'à l'origine tout semble opposer, le sexe, la classe, les idées, Lydie Salvayre crée une solidarité vitale. Pour cela, elle s'en remet à cet esprit d'insoumission que Bernanos nommait l'esprit d'enfance. Avec la sensibilité et l'insolence qu'on lui connaît, elle proclame magnifiquement sa fidélité au langage de la jeunesse. Et démontre que cette langue, qui n'a rien à voir avec l'âge, relève d'abord de l'obstination, de l'héroïsme et de la grâce. ■

PRICE

L'AUTRE GRAND ROMAN DE L'AUTEUR DE

KAROO

« Steve Tesich le dit superbement : ce que la vie apprend à chacun se paie au prix fort. »

— L'Express/Impartial

PRICE DE STEVE TESICH CHEZ MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE